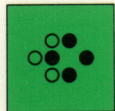


Fumées de village

Ludovic Massé

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

Les Grégoire

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

- LE VIN PUR, roman, 1984 (réédition).
LES GRÉGOIRE (*Le Livret de Famille*), 1984 (réédition)

Aux éditions du Chiendent

- LE MAS DES OUBELLS, roman, 1981 (réédition).
GALDARAS et autres contes, 1982.
LA TERRE DU LIÈGE, 1984 (réédition).
LE REFUS, roman, 1985 (réédition).

Aux éditions Bernard Grasset

- LE MAS DES OUBELLS, roman, 1933 (épuisé).
OMBRES SUR LES CHAMPS, roman, 1934 (épuisé).
LA FLAMME SAUVAGE, roman, 1936 (épuisé).

A la librairie Larousse

- LAM, LA TRUITE, roman, 1938 (en coll. avec Sylvain Massé) (épuisé).

Aux éditions Fasquelle

- LES GRÉGOIRE, roman (épuisé).
I. — LE LIVRET DE FAMILLE, 1944 (prix de la Guilde du Livre)
II. — FUMÉES DE VILLAGE, 1945.
III. — LA FLEUR DE LA JEUNESSE, 1946.

Aux éditions Flammarion

- LE VIN PUR, roman, 1945 (prix Sully-Olivier de Serres) (épuisé).

A l'Amitié par le livre

- LA TERRE DU LIÈGE, roman, 1953 (illustré par Marcel Gili).
LES TRABUCAYRES, roman, 1955 (illustré par François Salvat).
CONTES EN SABOTS, 1959.
LE REFUS, roman, 1962 (illustré par Robert Lapoujade).
SIMON ROQUERE, roman, 1969 (illustré par Andreou).

Ludovic Massé

Les Grégoire

Fumées de village

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1985
ISBN : 2-86744-044-0

I

La rentrée sentait le moût. Le pressoir banal de Sainte-Marie allait de carrefour en carrefour chanter sa chanson ; c'était un cri métallique assez stupide et en même temps assez émouvant, un peu comme le chant du coucou, car l'un annonce l'aurore et l'autre le crépuscule de la belle saison. Il y avait un grand branle-bas de moucherons ; on les voyait silencieusement bouillonner au seuil des caves, sur les tas de marc, les treuils ensanglantés. Des hirondelles jaillissaient de partout, rasaient les pavés, les murs, les passants, s'engouffraient dans l'ancre violet des celliers, en surgissaient, les ailes étendues comme des gymnasiarques, dans d'immenses renversements pleins d'ivresse. La danse des moucherons semblait à peine contrariée par ces passages prompts et limpides. La rue était pleine de ciel bleu. J'ai encore du mal à croire qu'il s'agissait d'un vrai massacre.

En quelques heures, la salle de classe perdait son caractère des vacances. Mon père remettait en place le mobilier, jusque-là repoussé et entassé dans un coin pour la commodité des évolutions et des jeux ; les

bancs étaient numérotés à la craie ; certains portaient des traces de réparations toutes fraîches. Il les alignait avec soin, sur quatre rangs dont il mesurait l'espace-ment avec les lames du parquet. Robert et moi l'aidions de tout notre cœur, mais nous ne parvenions jamais à le satisfaire entièrement et le voyions revenir sur une ordonnance dont nous étions fiers. Les murs, blanchis à la chaux, reprenaient leurs tristes parures de cartes et d'images. Les tableaux noirs, descendus de leurs charnières, repeints, et encore tout imprégnés d'odeur, retournaient dans leurs angles. Toute une austérité oubliée recouvrait ses droits. La bibliothèque scolaire, avec ses étagères encombrées de livres et de brochures, le musée, avec ses casiers bourrés des plus hétéroclites trouvailles, nous occupaient fort. Nous passions des heures à épousseter, à étiqueter, à numéroter les objets les plus divers : charbons, métaux, savons, cuirs, huiles, bouquets desséchés et bruisants d'où s'échappait parfois une graine, céréales et légumes secs taraudés de vers, conservés d'année en année, dans des boîtes, des sachets, des fioles. Il y avait, aux plus hauts casiers où je ne pouvais atteindre qu'au prix d'équilibres périlleux, les objets précieux, ou considérés comme fragiles et rares : une loupe qui transformait les duvets de la main en ficelles, un gros œil de verre terrible à regarder, une oreille de carton infiniment plus troublante qu'une oreille authentique, une charrue miniature, un col de fémur, une mâchoire de lévrier, que sais-je encore. Il y avait enfin un boulet de fer, ramassé sur le champ de bataille de Fontfrède, un boulet que j'associai de bonne heure au souvenir de Turenne, et qui tirait tout son prestige de taches de rouille où je me plaisais à reconnaître le sang desséché de quelque héros.

Au matin de la rentrée, le parquet luisait comme

un pont de navire. Lorsque les premiers écoliers arrivaient dans la cour, quelque chose de très mélancolique et de très puissant remuait en moi. Les chaudes et pesantes journées de l'été, les vacances dont j'étais las, s'éveillaient soudain dans mon souvenir avec un nouveau visage ; c'étaient soudain ce qu'on nomme les beaux jours, une suite de désœuvirements et d'ennuis au-dessus desquels flottaient, comme des voiles hardies et blanches, les vibrants souvenirs du voyage à Cassignan, de la fête locale, d'une corrida à Moret, d'une excursion au Bouleric. Tout cela surgissait d'un coup, sous cet aspect dépouillé et pur que les bons souvenirs prennent à distance, et qui est comme leur essence, leur vérité. Le retour des écoliers, que j'attendais depuis une semaine comme une délivrance prenait soudain un caractère d'intrusion ; il me semblait qu'avec leurs sabots neufs, mes camarades venaient tout à coup piétiner l'image ensauvagée et brûlante de l'été.

Tous les copains du village étaient là, mais ce n'était pas tout à fait les mêmes. Il y avait dans leur habillement quelque chose d'insolite et de cérémonieux qui devait rester sans lendemain, mais qui ne pouvait point ne pas frapper : satinettes plissées et luisantes des blouses, cols empesés, chaussettes bien tirées, sabots cirés, espadrilles neuves. Les plus misérables se signalaient par une innovation ou une coquetterie. Ceux des mas étaient l'objet des plus vives curiosités ; certains n'avaient pas paru au village depuis deux mois ; ils se réfugiaient dans les coins les plus reculés de la cour avec des airs de bêtes traquées. Les frères Falipou, tavelés et roux comme des abricots, se tenaient par la main ; sous leur tignasse brûlée comme un chaume, leurs yeux prenaient un éclat farouche, et l'aîné, de son air stupide et cruel,

décourageait les avances des plus hardis d'entre nous. Les frères Aroles se laissaient approcher gentiment ; leurs parents étaient fermiers, un de leurs oncles, capitaine ; quelque chose d'honorable et de sûr se marquait dans leur maintien et nous n'étions pas loin de les considérer comme des pairs. Jacques et Fortuné Marginèdes s'acclimataient dès le premier contact ; ils portaient sur leurs épaules toute la gloire du mas Palau ; c'était la saison des pommes et des poires ; ils avaient conscience d'être enviés, peut-être même considérés ; cela les imprégnait de suffisance, et je souffrais un peu de leurs dédains. Je me rabattais sur Firmin du Rouget. Celui-là me fournissait en pain de seigle. Il venait, avec sa sœur, d'une métairie, située de l'autre côté de la rivière ; ils déjeunaient à l'école ; pendant le repas, je leur faisais des visites intéressées. La sœur de Firmin était maigre, timide et rouge. Lorsque je la regardais manger, elle avalait son pain de travers ; c'était un pain noir, lourd et délicieux. Firmin lui tapait dans le dos, et ils riaient tous les deux, timidement, honteusement, gênés par l'insistance que je mettais à attendre ma part.

II

L'école recommençait dans une atmosphère de mélancolie. Cependant, il me semble que tout le monde, à la maison, était content de reprendre son travail. Ma mère voyait reparaître des soucis oubliés ; elle était, en effet, obligée de préparer tous les soirs le repas que mes sœurs emportaient à Moret ; elle devait se préoccuper de notre habillement, car nous inaugurons, nous aussi, l'année scolaire, en blouses et robes neuves. Cependant, elle gardait sa bonne humeur et ne paraissait pas fâchée de nous voir retrouver une vie plus disciplinée et studieuse. Mon père, qui recevait pourtant d'un seul coup le poids de cinquante enfants de tout âge, ne paraissait pas trop accablé. Je l'ai toujours vu faire sa classe avec plaisir, souvent avec une passion que l'âge eût pu émousser. Il y avait cinq divisions dans sa classe ; chacune d'elles était loin d'être homogène ; cela fait qu'à tout instant l'enseignement posait un problème à peu près insoluble. Tout allait cependant tant bien que mal. Chaque élève traçait son sillon. Au bout était le certificat d'études. Mon père les y conduisait presque tous, chacun à son

heure, parfois tardive, car c'était avec des moustaches que certains l'abordaient. Les retardés, les arriérés, les débiles mentaux, définitivement classés comme « impossibles », allaient en cahotant jusqu'au terme de la fréquentation scolaire, et il fallait à mon père beaucoup de tact, de patience et d'ingéniosité pour faire comprendre à leurs parents qu'il « n'en pourrait rien faire ». Le désenchantement des parents était rarement douloureux ; il prenait le plus souvent des formes inattendues : « Il est très intelligent ! disait une mère, son avorton serré contre elle, mais il n'y a pas plus fainéant ! C'est son père tout craché ! », cependant qu'une deuxième, hochant miséricordieusement la tête, affirmait : « Pourvu qu'il sache signer son nom, monsieur Grégoire, on ne lui demande pas plus ! » On en venait aussi à des explications plus plausibles. L'un se trouvait victime d'une maladie ou d'un accident, un autre de couches difficiles, un troisième d'un effroi ou d'un mauvais sort. Rarement était invoquée l'hérédité, la terrible dégénérescence qui marque bestialement, sans espoir, un bon tiers des effectifs scolaires, le reste camouflant ses tares et ses vices, couvrant sa déchéance et sa mort sous les factices aspects de la fraîcheur et de la jeunesse.

Robert et moi faisons partie de ce lot de favorisés. Nous nous portions assez bien. Nous étions d'excellents élèves et franchissions les étapes avec plus d'entrain et de certitude que la plupart de nos camarades, sans doute parce que nous avons beaucoup d'amour-propre. Ainsi que je l'ai dit, notre père ne s'occupait pas plus spécialement de nous que de ses autres élèves, et, en dehors de l'école, il se penchait rarement sur nos cahiers. C'était à notre mère qu'était dévolu le soin de résoudre les difficultés de nos devoirs, et elle prenait au sérieux, au tragique même,

suis-je tenté d'écrire, notre tâche. Nos sœurs nous aidaient aussi, lorsque leur propre besogne leur laissait du loisir. Notre maison était un milieu où on lisait, où on écrivait, où on contait, où on discutait souvent avec passion, où chacun montrait son savoir, en remontrait aux autres ; et notre père, souvent débordé par la science toute neuve de l'un de nous, ou démonté par l'assurance que donne une connaissance fraîchement cueillie dans un livre et que nous lui opposions sans pitié, se repliait sur lui-même, avec plus de surprise et de joie que de honte, et par un détour, préparait sa revanche. Nulle part, dans ma vie, je n'ai vécu dans une atmosphère faite de cette compréhension, de cette affection, hors de laquelle mon tempérament me portait à me raidir, à m'assombrir, à rentrer farouchement en moi-même. Plus qu'aucun autre enfant, je n'ai jamais su marcher sous le fouet ni sous le sarcasme. Plus qu'aucun autre enfant, j'ai été sensible à l'encouragement et à l'éloge. Les froides sévérités m'ont toujours durci ; je les ai confondues avec l'injustice. Les plus grands drames de mon existence sont des scènes d'école, de régiment, ou de métier, au cours desquelles des supérieurs hiérarchiques ont essayé de me briser avec des paroles d'autorité et de haine. Je revois ainsi trois ou quatre visages inoubliables. Les plus grandes joies de mon existence sont des souvenirs de réhabilitations, de revanches spirituelles, de fierté récompensée. Je sais que je me dépeins sous un jour qui peut prêter à sourire. Mais qu'y puis-je ? Ce que je puis avancer après ces expériences, c'est que la tendresse et l'éloge n'amollissent pas un cœur fort, qu'ils l'aident à vaincre allègrement. Les bons rouliers le savent bien qui tapotent l'encolure de leur limonier au bas de la montée et glissent un compliment ou une câlinerie

sous leurs exhortations les plus viriles. Toute la joie, toute la chance de ma modeste vie tient à ce que j'ai grandi dans un milieu indulgent et aimant, où les débats prenaient un tour enthousiaste et passionné, même quand cela n'en valait pas la peine, où on s'exaltait au lieu de se diminuer, où la raison des forts s'inclinait en souriant devant l'audace des faibles, où les revanches naissaient dans la joie, les découvertes étaient saluées de cris, les trouvailles de rires, et où, en fin de compte, soit que nous fussions dotés d'esprit critique, soit que nous fussions assez intelligents pour que nos triomphes nous parussent suspects, soit enfin que le scepticisme se fût de bonne heure infiltré en nous, aucun de nous n'était vaniteux, aucun de nous n'était dupe.

III

Mon meilleur ami d'enfance, ce fut mon frère Robert. C'était plus particulièrement un ami des jeudis et des dimanches. Les jours de classe, il m'échappait un peu. Il avait trois ans de plus que moi et recherchai des camarades de son âge. J'en étais jaloux. J'encombrais leurs jeux, essayais de les plier à mes fantaisies. Robert était volontiers consentant ; les résistances venaient de ses copains ; parfois, il se laissait convaincre par le nombre et il m'abandonnait ; mais le plus souvent, il renonçait au jeu le plus passionnant pour remplir son devoir d'aîné et me rester fidèle.

A dix ans, Robert avait un caractère d'une extrême complexité. Ordinairement doux et réservé comme une petite fille, on le voyait parfois avec surprise se déchaîner dans des jeux brutaux, s'entêter, se passionner, se mettre en colère. Chaque année qui passait attisait l'aspect romantique de son tempérament, et cette lente mais impitoyable métamorphose plongeait ma mère dans l'étonnement et l'inquiétude. On l'entendait souvent regretter que Robert ne fût pas

resté raisonnable et timide ; mais toutes les mères font des reproches à peu près semblables à leurs enfants dès qu'elles cessent de les comprendre en entier, dès qu'un halo mystérieux voile et dénature certains de leurs actes.

Enfants, nous nous réveillions dans le même lit, et c'était avec des rires, des chansons et des jeux, que nous inaugurons nos matins triomphants. Les jours de congé, le plaisir se prolongeait tard dans la matinée, jusqu'au moment extrême où la patience de ma mère était à bout. Après cela, nous allions jouer dans le couloir de la maison d'où on nous chassait, puis dans la salle de classe, puis dans la cour de récréation.

La cour de récréation, une fois épuisé l'intérêt du jeu de palet ou de la partie de billes, nous paraissait étroite et morne. Nous franchissions les murs interdits. Dans l'enclos du père Cardon, poussaient d'immenses figuiers, à l'automne lourds de figues, et deux grenadiers flanquant un puits couvert de tuiles mous-sues. Nous y étions souvent perchés en maraude et y faisons plus de ravages que des volées de moineaux. Le père Cardon habitait à une centaine de mètres de là et s'annonçait à nous par le bruit de ses sabots ou la fumée de sa pipe. Nous étions sûrs de sa bonhomie, car il avait su nous pardonner maintes frasques, et jusqu'à cette histoire de rasoirs que j'ai contée, mais nous savions qu'il tenait à ses figues tout comme un autre. Aussi, dès qu'il poussait la porte à claire-voie qui séparait l'enclos de la rue, nous tombions de l'arbre comme des fruits arrivés à maturité, escaladions le mur à un endroit où il était dégradé, et lorsque le père Cardon était distrait ou que la chance nous aidait, notre fuite passait inaperçue. Nous tombions haletants dans notre cour, et, accroupis, l'œil

prodigieusement luisant, écoutions le vieil homme marcher, vaquer à des besognes lentes et futiles, parler à voix basse et quelquefois maugréer, lorsque nous avions laissé des traces trop évidentes de notre passage.

Robert était d'une audace et d'une souplesse surprenantes. Il s'élevait au fin bout de l'arbre avec des prestesses d'écureuil. Un jour que le père Cardon survint à l'improviste, il n'eut pas le temps de descendre et dut se résigner à se musser dans le feuillage, cependant que le vieux faisait une lente inspection des lieux et levait de temps à autre son long nez vers les hautes branches pour voir si la figue mûrissait. Comme il tremblait lorsqu'il put me rejoindre ! Mais avec quelle fierté dans le regard ! Et comme je l'enviais d'être le héros d'un semblable exploit ! Un autre jour que, de la cime d'un figuier, il me narguait en se balançant au milieu de fruits inaccessibles pour moi, j'entendis un craquement. Il s'était aventuré très haut et très loin du tronc. On sait que le figuier ne se rompt pas sèchement, qu'il se déchire à l'insertion des branches. Le craquement me parut si caractéristique que je levai les bras dans la stupeur de ce qui allait se passer. Je vis, en effet, l'arbre s'ouvrir littéralement et une de ses maîtresses branches se séparer lentement, majestueusement, du tronc, avec ses branchages, son feuillage, Robert debout et agrippé, et tout cela s'effondrer solennellement, comme j'imaginai que devaient sombrer les navires, avec leur cargaison, leurs voiles, leur capitaine droit devant l'immensité. Robert se tira sans mal du naufrage, mais le figuier avait tant souffert qu'il ne nous parut pas possible de cacher le désastre. Ce fut mon père qui se chargea de prévenir le vieux Cardon. J'imagine que ce fut une pénible corvée. Mais le père Cardon était homme à

marquer son mécontentement pour en arriver à présenter des excuses. Deux braves hommes qui s'expliquent, ça peut égaler l'antique. Je me souviens, pourtant, que de longtemps, nous évitâmes de rencontrer le père Cardon, que son grand fils nous montra un jour du doigt sur la place publique, et qu'enfin nous n'abordâmes plus les figuiers et les grenadiers de l'enclos qu'avec la plus grande circonspection.

Le père Cardon avait une sœur octogénaire qu'on appelait la Babote. Elle habitait une petite maison située derrière l'enclos. Elle apparaissait par une porte dont elle faisait longuement crier le verrou, le poing serré sur son tablier relevé et gonflé, faisait quelques pas incertains dans la cour et se mettait à crier d'une voix aigre : « Piouas ! piouas ! piouas ! » Aussitôt, la volaille surgissait de toutes parts, de la grange, de l'étable, des branches basses des arbres. La Babote attendait un moment avant d'éparpiller le grain. Il y avait dans l'assemblée un vieux coq, à tête de soudard, qu'elle détestait ; elle l'écartait de gestes de la main et l'engueulait à voix basse. Parfois, elle venait simplement faire un petit tour pour dégourdir ses vieilles jambes. Elle allait lentement, au milieu des charrues et des outils épars, et des brindilles s'accrochaient à sa jupe traînante. Elle était à peu près sourde et aveugle et regardait du côté des figuiers avec des yeux vitreux assez effrayants. Elle contournait le puits, de loin, sur ses gardes, venait sous les grenadiers, tâtonnait dans le feuillage pour voir si les grenades étaient toutes bien à leur place. Elle était au courant de nos larcins et nous exérait. Nous l'entendions nous maudire. Quelque chose de plus fort que le respect, qui était peut-être de la pitié, peut-être aussi un sentiment plus noble, nous retenait de rire. Un doigt sur la bouche, l'œil blanc, Robert me suppliait

Fumées de village est le deuxième volume de la trilogie *Les Grégoire*. Il fait suite au *Livret de famille* et précède *La fleur de la jeunesse*.

Ici, Lucien, le cadet de la famille Grégoire, raconte la vie à Sainte-Marie, la vie de Sainte-Marie, son village en Catalogne française, juste avant que n'éclate la Première Guerre mondiale.

Manière de roman vrai qu'emporte un souffle parfois épique, toujours ample, *Fumées de village* fait revivre toute une galerie de personnages pittoresques ou touchants qui sont les acteurs d'une enfance pour nous revisitée.

Évocation émue et précise de la vie quotidienne, des jeux, des fêtes, des peines, *Fumées de village* est aussi, très certainement, un document irremplaçable.



9 782867 440441

Document de couverture :
la famille Massé photographiée en 1902.

Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-044-0

F1 0044-85-IV

85,00 FF